

« *Il a détruit le mur de séparation.* »
(Éphésiens 2, 14)

Des ponts plutôt que des murs

Le mur dont il s'agit dans cette lettre adressée à la communauté d'Éphèse, est un mur de haine, celui qui séparait les juifs des non-juifs. Avec le Christ, tout a changé.

L'auteur s'adresse à ces chrétiens qui ne sont pas d'origine juive, qui viennent des autres nations, les païens : « Vous n'êtes plus des étrangers ni des exilés, mais vous êtes concitoyens des saints, membres de la famille de Dieu. » En Christ, dans l'Église, nous ne sommes plus des étrangers ni des exilés. La vie de nos églises reflète-t-elle cette promesse ? La foi change notre rapport à l'autre. L'indifférence, l'exclusion, ne doivent plus être possibles. C'est là notre tâche. Se limite-t-elle à l'Église, aux chrétiens ? Certainement pas !

UNE PARABOLE

Pour l'auteur de cette lettre, l'arrivée des païens dans l'Église a valeur de parabole et constitue un espoir pour le monde. Il est difficile d'imaginer aujourd'hui la révolution qu'a été, dans la première Église, cette cohabitation des juifs et des païens. Les juifs, qui étaient chez eux dans l'Église, furent appelés à y accueillir les païens. Ils ont dû surmonter leurs réticences, leurs habitudes, interpréter les prescriptions de la Loi d'une façon nouvelle. Les judéo-chrétiens ont ainsi accepté de faire la paix avec les pagano-chrétiens. Ce n'était pas une paix à bon marché. C'était la paix voulue par Dieu. On acceptait donc dans l'Église, pour la première fois, l'étranger dans son identité, dans sa liberté, comme membre à part entière.

En réfléchissant à l'Église, l'auteur découvre que son mystère profond tient à cet accueil des païens par les juifs, à l'intégration des exclus, aux barrières qui tombent, à la réconciliation. Parce que

nous sommes accueillis dans la maison du Père et auprès de nos frères et sœurs en Église, nous pouvons donc, à notre tour, faire le premier pas, accueillir celui qui est proche ou celle qui est plus loin. « *Nous sommes des ambassadeurs pour le Christ* » (2 Co 5, 20), ambassadeurs de cette réconciliation qui nous est donnée et à laquelle il nous faut travailler. Actuellement, en Europe, des frontières physiques et politiques se dressent à nouveau. Plus encore, des frontières imaginaires surgissent ; c'est-à-dire des murs de séparation qui enferment l'autre dans l'identité fixe et immuable que je projette sur lui. Que la vérité de l'autre m'échappe, que son identité soit fluide, multiple, non seulement déterminée par son passé et son origine mais par son avenir et sa volonté... et voilà que les fondations de mon mur d'hostilité se trouvent sérieusement ébranlées.

CONTRE L'ENFERMEMENT

Si le Christ est notre paix, s'Il l'incarne, la réalise, ce n'est pas pour nous protéger du monde, pour faire du christianisme une « forteresse » jouissant d'une quiétude interne, mais pour nous inviter à habiter, à matérialiser ce shalom, cette plénitude de vie pour chaque être humain.

Or la plénitude – l'état de ce qui est plein, comblé mais aussi de ce qui est arrivé à maturité – ne se satisfait pas de l'espace étriqué de nos classifications. Quand l'apôtre Paul écrit : « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Christ* » (Galates 3,

28), il rappelle aux croyants de tous les âges que les différences ne justifient pas l'inégalité et que, surtout, ces distinctions perdent leur pouvoir de contrainte, d'enfermement.

Il y aura toujours des hommes et des femmes, des croyants et des incroyants, des « migrants » et des « natifs », mais nul ne peut être réduit à son identité apparente. Parce que Dieu voit plus loin. Parce qu'en Christ nous sommes au bénéfice d'une identité qui construit des ponts vers l'autre et ouvre des brèches de justice et d'amitié pour faire tomber nos murs de séparation.



Laurence FLACHON,
Pasteure de l'Église protestante
de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)